

embarcations, l'un surtout, un monstre manœuvré par quatre-vingts rameurs, quarante de chaque côté, avec des pagaies de 8 pieds de long effilées en pointe et bel et bien garnies de laines de fer, pour l'abordage, je suppose. Chaque pagaie se terminait par une boule d'ivoire. Les chefs arpentant un plancher ou pont qui s'étendait de l'avant à l'arrière. Sur une plate-forme près de l'avant étaient dix jeunes hommes de choix brandissant leurs longues lances. A l'arrière de ce grand canot de guerre se tenaient huit timoniers qui le dirigeaient sur nous. Il y avait environ vingt autres canots d'un quart moins grands, qui avaient aussi fort bel aspect, mais aucun ne faisait pareil effet. On pouvait évaluer à 1,500 ou 2,000 les sauvages qui montaient ces cinquante-quatre embarcations."

Un autre point de ressemblance entre la physiologie du pays décrit par Schweinfurth et celle de l'embouchure de l'Arououini, c'est la petite taille des habitants. La carte de M. Stanley, publiée par le *Daily Telegraph*, porte sur ce point l'indication "régime des Nains," et tout le monde connaît la description par Schweinfurth de la race rabougrie qu'il rencontra. Quand d'autres renseignements plus complets nous viendront, nul doute qu'ils ne nous apportent sur le sujet des révélations extrêmement intéressantes qui jetteront une lumière importante sur la nature des aborigènes de l'Afrique, de ceux du moins qui ont précédé le nègre.

Le point de contact entre Stanley et l'individu qui renseignait Barth est à la partie la plus septentrionale du grand arc du Congo, où l'on trouva des fusils et où les chefs portaient des robes d'étoffe rouge indiquant l'existence d'un commerce indigène avec le Nord. Barth lui-même ne s'est pas approché à plus de 1,000 kilomètres de ce lieu; mais il était grand collectionneur d'itinéraires et il y en avait un en particulier sur lequel il faisait le plus grand fond. Il avait en cela d'autant plus de raison que la rivière de Koubanda, dont nous allons parler, a toujours été depuis lors regardée par les géographes comme un fait dont il fallait tenir compte dans n'importe quelle théorie pouvant être émise relativement à l'hydrographie de l'Afrique centrale. Cette rivière, telle que Barth l'a tracée sur sa carte, coïncide très-bien avec la partie du Congo ci-dessus mentionnée.

Tant de défiance s'attache à tout renseignement indigène qu'il est bon d'expliquer un peu en détail quel était l'"informateur" de Barth. En nous étendant sur cette particularité, nous servirons un double but, car nous aurons à insister sur les mérites de la civilisation arabe en Afrique, civilisation dont l'homme en question est un exemple extrêmement remarquable. Cet homme était le Faki Sambo, personnage en grande réputation, appartenant à la race fellatah, avec lequel Barth eut de longs entretiens à Massena, point situé à 1,600 kilomètres environ au sud-est du lac Tchad.

"Je ne me serais guère attendu, dit le voyageur allemand, à trouver dans ce pays perdu un homme non-seulement versé dans toutes les branches de la littérature arabe, mais qui même avait lu (que

dis-je? qui possédait en manuscrit) les parties d'Aristophane et de Platon existant traduites en arabe, ou plutôt musulmanisées, et qui avait la plus intime connaissance des pays qu'il avait visités. Alors qu'il était jeune homme, son père, fort instruit lui-même, et qui avait écrit un ouvrage sur l'Ilaoussa, l'avait envoyé en Egypte, où il avait étudié plusieurs années à la mosquée d'El-Azhar. Il avait en l'intention de se rendre dans la ville de Zebid, dans l'Yémen, fameuse parmi les Arabes par la science qu'on y enseigne des logarithmes ou de l'"hésab"; mais, quand il atteignit Ginfuda, la guerre, qui faisait rage entre les Turcs et les Wahabites, avait renversé ses projets et il était revenu au Darfour, où il s'était établi quelque temps; puis il avait accompagné une mémorable expédition au sud-ouest, jusqu'aux bords d'une grande rivière dont j'aurai encore occasion de parler."

On trouve dans le *Journal de la Société royale géographique* (1) un compte-rendu succinct de cette expédition. Elle avait traversé le Bimberri, pays idolâtre, pour se rendre à Koubanda, grand centre de population s'étendant sur une vingtaine de kilomètres, le long d'une rivière si large, qu'il était difficile de distinguer les gens d'un bord à l'autre, et qui n'était pas guéable. Cette rivière courait en droite ligne de l'est à l'ouest. Dans une seconde expédition un peu à l'ouest de ce cours d'eau, les voyageurs atteignirent un pays idolâtre, l'Andoma, habité par une race très-guerrière, qui avait des bœufs et des moutons. Ce pays était couvert à profusion d'arbres dont les noms sont donnés. Le roi se tenait assis sur un trône fait de dents d'éléphant superposées. Ce dernier renseignement correspond avec le récit qu'a fait Stanley de la structure de défenses massives entourant une idole, et quant au premier, Schweinfurth fait remarquer que, parmi les arbres mentionnés par le Faki Sambo, se trouve le "koumba"—koumba était le nom en langue niam-niam du poivrier de Malaghetta (*xylopia aethiopica*),—si abondant, qui a donné son nom à la Malaguetta de la côte occidentale de l'Afrique. Ceci donne quelque valeur à la supposition que la rivière de Koubanda débouche sur la côte ouest.

Les découvertes de M. Stanley viennent donc très à propos dans l'état présent de la science géographique. Elles fournissent en quelque sorte des fils centraux au réseau de routes dont ses efforts ont fini par couvrir aujourd'hui l'Afrique. Nous n'avons pas les matériaux complets sous les yeux en ce moment pour lui rendre toute la justice qui lui est due, mais l'occasion est bonne pour faire quelques remarques générales sur l'avenir supposable de l'Afrique, basées sur l'expérience d'un grand nombre de voyageurs précédents et confirmées par les faits géographiques, pris dans leurs grandes lignes, tels que nous les connaissons aujourd'hui.

Auparavant nous tenons à faire connaître à nos lecteurs le vaillant émule de Cameron, et nous ne saurions mieux faire, pour leur présenter M. Stanley, que de puiser dans l'intéressante série d'articles que

(1) 1853, p. 120.